

L'EXPÉRIENCE DE LA TEMPORALITÉ DANS LES PSAUMES

avec une attention particulière au Psaume 90 [89]

Ludwig Monti, Bose

Introduction

Avant d'entrer dans le vif du sujet, permettez-moi une touche personnelle, qui a justement quelque chose à voir avec le temps. Après plusieurs années de travail, j'ai récemment achevé un commentaire exégétique et spirituel du Psautier, qui vient d'être publié en italien¹. Pour cette raison je crois qu'il ne pouvait y avoir d'occasion plus propice à mon intervention, tout au moins en ce qui me concerne. J'en profite pour vous assurer, sans rhétorique, que vous trouverez dans cet ample commentaire² les références exégétiques précises sur lesquelles se fondent mes choix de traduction et mes affirmations.

J'ai donc choisi d'aborder le thème qui m'a été confié dans sa dimension sapientiale, conformément au style du psaume qui servira d'épine dorsale à mon intervention, et qui en formera le centre ou le foyer d'où jailliront d'autres étincelles : le psaume 90 (89), méditation sapientiale en forme

1. L. MONTI, *I salmi: preghiera e vita. Commento al Salterio*, Qiqajon, Magnano 2018. J'utilise la numérotation hébraïque des psaumes.

2. *Ibidem*, p. 999-1018. En français, outre les commentaires classiques sur le psaume 90, voir l'ample étude récemment proposée par A. ABELAVA, *Le motif de la fragilité de l'homme dans le Psaume 90. Une analyse sémantique et contextuelle*, Berlin, LIT Verlag, 2013, (Altes Testament und Moderne 26).

de poème que l'on peut dater, sans risque de se tromper, de la période du retour de l'exil ; il constitue aussi l'*incipit* du quatrième livre des psaumes et le « centre » éditorial du Psautier dans sa forme finale. Mais ce *Sitz im Leben* et *Sitz im Buch*, comme d'ailleurs les questions relatives au genre littéraire et à la structure du texte, peuvent pour une fois passer au second plan : nous nous faisons, pour ainsi dire, contemporains du psalmiste, sans négliger que la tradition biblique a placé cette composition, fait unique pour le Psautier, rien moins que sous la paternité de Moïse, comme l'atteste le titre qu'on lui a ajouté (v. 1). Tout cela pour dire, bien avant Einstein, que le temps est relatif. Ou, paraphrasant un midrash concernant la Torah, dans les psaumes aussi « il n'y a ni avant ni après », tout est contemporain, et donc actuel, ou, pour le dire avec Athanase d'Alexandrie :

Il me semble que les Psaumes deviennent pour celui qui les chante comme un miroir pour qu'il puisse s'observer lui-même ainsi que les mouvements de son âme et les réciter dans de tels sentiments [...]. [En] tout psaume [...] sont rassemblés tous les mouvements de notre âme, comme si c'était nous qui les disions et comme s'ils étaient réellement nôtres [...]. Il n'est rien en l'homme qui ne se trouve dans ce livre³.

Dans notre cas, c'est l'expérience très humaine de l'écoulement du temps. Je suis évidemment conscient du fait que le Ps 90 est « un psaume très difficile⁴ », même du point de vue textuel, et je n'exclus pas l'usage des instruments du dur métier de bibliste, mais, pour une fois, je laisse au second plan les questions techniques. Je le fais soutenu par trois aphorismes pénétrants de Luis Alonso Schökel, illustre bibliste espagnol et excellent commentateur des psaumes :

La Bible n'a pas été écrite pour les biblistes.

3. ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Lettre à Marcellin* 12.30, PG 27, 24B.D, 41C.

4. JÉRÔME, *Lettres* 140,1,3, CSEL 56/1, p. 270.

À la sueur de ton front tu produiras des fruits : partage les fruits, non la sueur.

Une explication n'est pas plus scientifique du fait qu'elle est plus compliquée.

La méthode choisie est très simple : lecture et commentaire, morceau par morceau, du psaume 90 (la traduction est la mienne comme celle de toutes les citations des psaumes), recourant parfois, si nécessaire, à d'autres psaumes, et à quelques passages de Qohélet et de Job, comme aussi, pour l'aspect herméneutique, à la grande tradition rabbinique et patristique. Je tenterai enfin un bref élargissement de l'horizon en me servant d'une partie d'un autre psaume, jumeau du Ps 90, le Ps 39.

Mais avant d'entrer *in medias res* je voudrais encore citer une célèbre réflexion d'Augustin qui servira, pour ainsi dire, d'arrière-fond à notre méditation :

Qu'est-ce que le temps ? Qui saurait l'expliquer avec aisance et brièveté ? Qui peut en former, même en pensée, une notion suffisamment distincte, pour la traduire ensuite par des mots ? Est-il pourtant, dans nos conversations, une idée qui revienne plus familière et mieux connue que l'idée de temps ? Quand nous en parlons, nous comprenons, cela va de soi, ce que nous disons, et pareillement lorsque c'est un autre qui en parle. Qu'est-ce donc que le temps ? Quand personne ne me le demande, je le sais ; dès qu'il s'agit de l'expliquer, je ne le sais plus. Cependant – j'ose l'affirmer hardiment – je sais que, si rien ne passait, il n'y aurait point de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait point de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. Ainsi donc comment deux de ces temps, le passé et le futur, existent-ils du moment que le passé n'est plus et que le futur n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était

toujours présent, sans se traduire en passé, il ne serait plus temps, mais éternité⁵.

« *Depuis toujours et pour toujours tu es, ô Dieu !* »

- 1 Seigneur, une demeure (ma'on)⁶ tu as été pour nous de génération en génération.
- 2 Avant que naissent les montagnes,
que tu engendres la terre et le monde,
depuis toujours et pour toujours tu es, ô Dieu.

Le psalmiste commence par se situer à l'intérieur d'un nous plus vaste, celui du peuple de Dieu, et par reconnaître que le Seigneur a été une demeure (voir Dt 33, 27), un refuge pour le peuple « de génération en génération » (v. 1). Le croyant biblique ne peut penser qu'ainsi : toujours avec les autres (nous) et précédé du Seigneur, et situé existentiellement en lui. Toutes ses expériences, y compris celle du temps, s'enracinent dans ce terrain plus vaste. Or, si le Seigneur « a été » un refuge, cela signifie-t-il qu'il ne le serait plus aujourd'hui ? Non, il est – ou plutôt « tu es », car on s'adresse, comme toujours, à Dieu tout au long du psaume – « depuis toujours et pour toujours ». L'usage du passé sert uniquement à souligner que son temps précède infiniment celui de l'homme, il remonte à la création (v. 2 ; voir Gn 1, 1). Son temps est illimité, avant, durant et après, bien après notre fin.

Jérôme écrit : « On commence par louer Dieu, afin que tous les malheurs qui surviendront à l'homme ensuite semblent dus non à la dureté du Créateur, mais à la faute de la créature⁷ ». C'est à mon avis une explication trop commode et trop schématique, une *captatio benevolentiae* non requise,

5. AUGUSTIN D'HIPPONE, *Confessionum libri XI*, 14,1-7, CCSL 27, p. 202-203.

6. LXX : « refuge », qui correspond à l'hébreu *ma'oz*, leçon retenue par certains manuscrits.

7. JÉRÔME, *Lettres* 140, 5, 1-2, CSEL 56/1, p. 273.

comme nous le verrons sous peu... Cette lecture patristique dit toutefois déjà quelque chose de significatif : c'est comme si l'être humain sentait sa propre finitude, symbolisée par le temps limité, comme une faute envers ce Dieu qui, à ses yeux, n'a pas de limite.

« Tu fais retourner le mortel à la poussière »

Le v. 3 déplace la réflexion sur l'homme de façon surprenante, traumatique :

- 3 Tu fais retourner (verbe *shuv*) le mortel (*'enosh*)
à la poussière,
quand tu dis : Retournez (verbe *shuv*), fils d'Adam !

Notons l'usage répété du verbe *shuv* – cela nous servira par la suite – et l'interprétation du Targum, qui s'accorde avec celle de Jérôme que je viens de citer : « Tu fais retourner l'homme à la mort, à cause de son péché ». Deux indices sont peut-être une coïncidence, mais ils se rapprochent d'une preuve. Faute/péché, châtement, et donc mort, fin de notre temps : c'est la manière habituelle de raisonner, imprimée de façon atavique au cœur de l'être humain, et souvent renforcée par des arguments scripturaires et théologiques, mais arguments qui, surtout chez les gens ordinaires, ont presque toujours perdu la source : on répète à s'en lasser la triade péché/châtiment/mort, car « depuis que le monde est monde, il en va ainsi ».

Mais en va-t-il vraiment ainsi ? Je ne le crois pas. Plus simplement, il ne s'agit ici que de l'inexorable condition humaine : de sa mortalité. Certes, l'homme biblique lie inextricablement son sort à la volonté de Dieu, car il ne peut se concevoir qu'en relation avec lui. C'est pourquoi il ne peut exprimer sa propre conscience de soi qu'en référence aux paroles du commencement originel :

Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et

l'homme devint un être vivant [...]. Tu retourneras (verbe *shuv*) à la terre car c'est d'elle que tu as été pris. Oui, tu es poussière et à la poussière tu retourneras (verbe *shuv*) (Gn 2, 7 ; 3, 19 ; voir aussi Ps 104, 29 ; Qo 3, 20 ; 12, 7 ; Jb 34, 15).

Il est vrai que cette dernière affirmation, mise dans la bouche de Dieu, est énoncée après le péché, mais elle ne fait que répéter la condition créée de l'*adam* : issu de la terre, de la « *adamah* », il retourne à la terre. Je partage sur ce point l'opinion d'un bibliste italien, Luca Mazzinghi : « Le fait d'être poussière est la condition normale de l'homme... ; mais le péché conduit à ressentir cette limite de la nature créée comme une punition⁸. » Vous comprendrez que la différence n'est pas petite. Faire l'expérience d'une condition signifie toujours l'interpréter, rendre compte, de manière souvent trop humaine mais de toute façon à notre portée, d'un fait qui est notre vérité « depuis toujours et pour toujours » : la mort. Il faut le dire sans pessimisme ni faciles mouvances existentialistes, mais avec réalisme. Il en est ainsi ; personne ne peut prouver le contraire.

**« À tes yeux, mille ans sont comme hier...
tu les submerges dans le sommeil »**

Le temps de Dieu, en revanche, est sans limites :

4 Oui, mille ans à tes yeux
sont comme le jour d'hier qui est passé,
comme un tour de garde dans la nuit.

Émouvante est la glose d'Augustin : « Si seulement ils étaient comme le jour de demain, qui doit encore venir⁹ ! » Comment dire avec plus d'éloquence notre soif de vie, d'un

8. L. MAZZINGHI, "Insegnaci a contare i nostri giorni", in *Al cuore della sapienza. Aspetti del vivere nell'Antico Testamento*, EDB, Bologna 2014, p. 35-48, ici p. 39.

9. AUGUSTIN D'HIPPONE, *Enarrationes in Psalmos*, Ps 89 (90), 5, CCL 39, p. 1247.

jour, puis d'un autre, d'un autre encore ? Mais en fait, le psalmiste se sert, avec sagesse, d'une métaphore qui révèle son adhésion lucide à la réalité : nous savons quelque chose d'hier, mais de demain rien. Les nombres, en tout cas, nous frappent : mille ans pour Dieu sont comme un jour, voire même rien de plus qu'un tour de garde dans la nuit, donc quelques heures. Le jour d'hier, la nuit passée, sont des allusions, toujours actuelles, à notre rapport psychologiquement conflictuel avec le temps, dont nous ne parvenons à entrevoir les traces que lorsqu'il est passé. C'est pourquoi, malgré les difficultés textuelles du v. 5a, on peut dire que la relation de l'homme au temps est bien représentée par l'image du sommeil :

5 (Mille ans), tu les submerges dans le sommeil.

Ou bien : « tu les inondes de sommeil » ; « tu les balaies, ils sont comme un sommeil », etc. Image à la fois cryptique et polysémique, qui donne à penser. Pensons seulement combien le temps nous semble dilaté et littéralement incommensurable dans les rêves ! Mais n'y a-t-il rien d'autre que cela à comprendre du temps de Dieu, c'est-à-dire de Dieu lui-même ? J'ose au moins une note marginale supplémentaire : cette métaphore peut aussi se comprendre dans le sens que le combat essentiel, incontournable, de l'être humain consiste à veiller (même de nuit, s'il le faut) pour se rendre conscient du temps qui passe, ou pour être totalement là où il est : sans fuir en arrière dans les regrets qui paralysent et attristent, où l'on finit par transfigurer le passé en songes utopiques, en événements qui n'ont jamais eu lieu, ou en avant en vivant un futur antérieur vide de sens : « Quand j'aurai fait... », grâce auquel on expédie ce que l'on doit faire aujourd'hui et on rêve de ce qui viendra plus tard, mais toujours après le temps présent que l'on dévalue.

*« Comme l'herbe qui bourgeonne et fleurit,
se fane et sèche »*

La lutte pour vivre le temps avec cette grande vertu qu'est l'attention, ou la tension, à une intelligence aimante et à un amour intelligent – car tel est au fond le sens du temps pour n'importe quelle religion, spiritualité, philosophie ou système de pensée –, cette lutte implique un nécessaire désenchantement, que le psaume ne pourrait mieux exprimer : notre temps, dit-il, est

- 5 ... comme l'herbe qui au matin fleurit :
- 6 le matin elle bourgeonne et fleurit,
le soir elle se fane et sèche

Nous voici dans l'optique du temps cyclique ; un jour en suit un autre, chaque saison en suit une autre :

De nouveaux bourgeons remplacent les précédents et seront supplantés à leur tour... Comme le matin devient jour, qui devient nuit, de même le réveil redevient sommeil, tout comme l'herbe passe de la floraison à la flétrissure¹⁰.

Les citations anciennes et modernes qu'on pourrait faire pour commenter ces paroles sont foison. Je ne citerai qu'un texte, très suggestif de Jérôme :

À peine les touches-tu, ils s'évanouissent comme un songe ; dès leur matin, ils sont comme l'herbe qui passe bien vite : le matin elle fleurit et aussitôt se fane, et le soir on la coupe et elle sèche » (Ps 89 [90],5-6). Toute la condition humaine sera comparée à un songe. Elle est comme l'herbe qui, verte et brillante de fleurs au matin, réjouit les yeux de celui qui la regarde, mais qui ensuite, peu à peu, se fane, perd sa beauté et se change en foin juste bon à être coupé. De même, toute la beauté des êtres humains se trouve en bourgeon dans les enfants, elle fleurit chez les jeunes gens, rejoint sa pleine forme chez les hommes murs ; et puis, d'un

10. J. KARTJE, "Psalm 90: Seeking for Knowledge", in Id., *Wisdom Epistemology in the Psalter. A Study of Psalms 1, 73, 90, and 107*, De Gruyter, Berlin-Boston 2014, pp. 114-131, ici p. 117.

coup, sans même qu'on s'en aperçoive, la tête blanchit, le visage se creuse de rides, la peau, auparavant bien tendue, se chiffonne, et dans sa dernière phase, qu'on appelle 'soir', c'est-à-dire la vieillesse, l'homme ne réussit à se déplacer qu'avec peine, tant et si bien qu'on ne le reconnaît plus, au point qu'on peut dire qu'il est devenu un autre... C'est à propos de cette condition des mortels qu'Isaïe a dit : « Toute chair est du foin et toute sa beauté est comme une fleur des champs ; le foin sèche, la fleur se fane » (Is 40, 6-7) ... Tout ce qui humainement paraît long, chez toi, ô Dieu, n'est qu'un instant. En effet, si l'on les compare les jours et les années où la vie humaine est enserrée à l'éternité, ils seront réputés néant. Et c'est effectivement de la même manière qu'au matin l'herbe pousse et fleurit puis se dessèche, et le soir elle durcit et tombe ; ainsi en va-t-il de toute beauté humaine¹¹.

Diverses affirmations parallèles tirées du Psautier, ouvriraient de nouvelles pistes de réflexion :

Ne t'irrite pas à cause des méchants
n'envie pas ceux qui commettent l'injustice,
car ils passeront bien vite, comme l'herbe
et comme le vert des prés ils se flétriront (Ps 37, 1-2).

Pieuse illusion, car ce sont souvent ici-bas les méchants qui triomphent, mais aussi parce qu'en réalité le sort de l'herbe n'est pas seulement le leur, mais celui de tout *enosh*, du mortel comme tel, de chacun d'entre nous. Le psaume 103 le rappelle :

L'homme : ses jours sont comme l'herbe,
comme la fleur des champs il fleurit,
mais que souffle le vent, il n'est plus
et l'on ne reconnaît plus sa place (Ps 103,15-16).

11. JÉRÔME, *Lettres* 140, 9, 1.3-5, CSEL 56/1, p. 278-279.

Ainsi aussi Job, qui lui ajoute l'image de l'ombre (voir Jb 8, 9 ; 17, 7) :

L'homme, né d'une femme,
ses jours sont courts et comblés d'inquiétudes ;
comme une fleur il éclot et se fane,
il s'enfuit comme l'ombre sans jamais s'arrêter
(Jb 14, 1-2).

On retrouve cette idée ailleurs encore dans la littérature sapientiale (voir Ps 109, 23 ; 144, 4 ; Qo 6, 12), en particulier dans un psaume qui l'associe à celle de l'herbe et, par contraste, à l'éternité de Dieu :

Mes jours sont comme l'ombre qui décline
et moi comme l'herbe je sèche.
Mais toi, Seigneur, tu demeures à jamais
et ton souvenir de génération en génération
(Ps 102, 12-13).

Mais laissons l'image du psaume 90 résonner en nous de tout son souffle sapientiel ; écoutons-la et réentendons-la, au travers d'une brève incursion en territoire néotestamentaire. Je me réfère aux célèbres paroles de Jésus :

Observez comment croissent les lis des champs : ils ne peinent ni ne filent, et pourtant je vous le dis : Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux ! Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ? (Mt 6, 28-30).

Pourquoi craindre ou se préoccuper face au temps qui fuit ? Appliquons-nous plutôt à contempler la beauté fragile dans le temps qui nous est donné, même dans l'herbe et dans les fleurs, beauté qui console nos instants. Qui pourra nous rendre les heures où nous avons été inattentifs et où nous n'avons su saisir l'éloquente et silencieuse beauté, occupés, comme nous l'étions peut-être, à planifier stupidement notre

futur ? Et qui d'autre pourra nous enseigner de manière aussi concrète et silencieuse la leçon de la foi-confiance ?

Dans la Première lettre de Pierre, l'auteur, citant Isaïe, tire précisément de la fugacité humaine l'occasion de réfléchir sur l'éternité de la parole de Dieu, condensée plus haut point dans l'Évangile :

« Toute chair est comme l'herbe et toute sa gloire est comme une fleur des champs. L'herbe sèche, les fleurs tombent, mais la parole du Seigneur demeure éternellement » (Is 40, 6-8). Or cette parole est celle de la Bonne Nouvelle qui vous a été annoncée (1P 1, 24-25).

Bien plus qu'une simple consolation, c'est une véritable source de fermeté et de courage pour vivre notre temps limité : l'Évangile est éternel, l'Évangile recommence toujours (voir Mc 1, 1), l'Évangile était avant nous et il sera après nous. Il ne nous reste qu'à l'accueillir, à demeurer en lui, à nous laisser guider par lui au travers du temps. Solidement fondés en lui, dans cet Évangile qui est Jésus Christ lui-même (voir Mc 8, 35 ; 10, 29), nous pouvons voir notre vie sauvée, comme aussi notre temps, nous pouvons rendre « éternels » nos jours qui passent : que pouvons-nous savoir d'autre de la vie éternelle ? Si l'Évangile reste pour toujours, de nous ne resteront à jamais que les traces d'Évangile que nous aurons su laisser à ceux qui nous survivent et, par conséquent, à ceux qui viendront après...

Colère, fureur, indignation ? fautes et secrets, fatigue et misère... et nous nous envolons !

Mais revenons à notre psaume. Quand on s'approche de son centre, on passe, sans solution de continuité, de l'image de l'herbe desséchée à celle du souffle brûlant de la colère de Dieu. Mais si nous lisons attentivement les versets 7-11, nous pouvons constater que le thème de la colère est intercalé parmi d'autres considérations, comme si le psalmiste

cherchait à saisir la raison de concepts théologiques trop généraux en s'aidant de ce qu'il a expérimenté. Écoutons le texte :

- 7 Oui, nous sommes consumés par ta colère
par ta fureur nous sommes bouleversés.
- 8 Tu places nos fautes devant toi,
nos secrets à la clarté de ta face.
- 9 Oui, tous nos jours s'évanouissent sous ton indignation
nous consomons nos années comme un soupir.
- 10 Les jours de nos années sont en soi soixante-dix ans
et, si les forces y sont, quatre-vingts ans,
mais leur agitation n'est que fatigue et inutilité/misère :
oui, ils passent en vitesse et nous nous envolons.
- 11 Qui connaît la force de ta colère
et ton indignation, selon la crainte de toi?

Voici en synthèse la structure du texte :

- v. 7 colère et fureur de Dieu
- v. 8 fautes et secrets humains à la clarté
du visage de Dieu
- v. 9 indignation de Dieu
- v. 10 agitation, peine et vanité/inutilité
de la vie humaine
- v. 11 colère et indignation de Dieu.

Le psalmiste commence donc à réfléchir plus à fond sur ce qu'on nomme la « colère de Dieu » en faisant les comptes avec sa propre condition mortelle. La question générale sous-jacente à ces considérations fait partie des plus brûlantes ; nous y avons déjà fait allusion : la finitude de la vie humaine est-elle à comprendre comme la punition divine de nos péchés ? À nouveau, pensez à toutes ces générations d'hommes et de femmes effrayés par Gn 3, la page du soi-disant « péché originel ! » Combien de victimes... Mais une fois encore la réponse est négative. Non, ce n'est pas une

punition, d'abord parce que la colère de Dieu n'est qu'un autre aspect de sa sollicitude, de son *pathos* d'amour, un amour exigeant, qui tourne en colère devant les trahisons de l'homme, mais qui, en profondeur, ne désire que pouvoir lui pardonner et lui manifester sa miséricorde : « un instant, il est en colère, mais une vie durant, dans sa bienveillance » (Ps 30, 6), il est « lent à la colère, grand dans l'amour et la fidélité » (Ex 34, 6 ; Ps 86, 15).

Plus profondément encore, le problème se pose du côté de l'être humain ; c'est ce qu'atteste la structure que j'ai dégagée. Au v. 8, le parallèle entre « fautes » et « secrets » est intéressant. Le second terme, *aloumenou*, signifie littéralement « nos choses cachées », pas forcément au sens négatif. Nous avons des choses cachées à nous-mêmes et celles que nous cachons aux autres, et que nous voudrions cacher même à Dieu. Caractéristiques sont les versions anciennes : « les iniquités de notre jeunesse » (Targum), celles dont on ne commence à se rendre compte que plus tard, parfois en raison d'un sursaut erroné de moralisme. Les LXX et la Vulgate traduisent par « notre temps » (*aión, saeculum*), traduction très éloquente pour notre propos : Dieu place notre temps à la clarté de sa face. Voilà le point : c'est nous qui, inquiets par nos secrets (c'est-à-dire par ce qui nous est secret et mystérieux) et nos péchés cachés, par notre manière de vivre le temps, finissons par avoir peur de Dieu. C'est une vieille histoire, aussi vieille que le monde, elle remonte, encore une fois, au jardin des commencements :

Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu ? » Il répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin : j'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché » (Gn 3, 9-10).

Réponse trompeuse puisque Dieu l'avait créé nu, homme et femme (voir Gn1, 27), signe que la sexualité a été pensée comme « très bonne » (Gn 1, 31) : « tous deux étaient nus... et ils n'en éprouvaient aucune honte » (Gn 2, 25). Ainsi donc, s'il est vrai, en partie – mais en petite partie seulement –,

que « le salaire du péché, c'est la mort » (Rm 6, 23) – simplement parce qu'on recueille ce qu'on a semé, par justice immanente ! –, il est bien plus vrai que notre peur de la mort et l'image déformée de Dieu qui s'y insinue nous incite à pécher et nous mène à avoir peur du châtement de Dieu : c'est de la peur de la mort, et donc de Dieu, que naît notre péché (exemplaire à cet égard le texte d'He 2, 14-15, que je ne puis approfondir ici). En réalité, Dieu « place nos secrets à la clarté de sa face », pour nous les faire voir en pleine lumière : « même les ténèbres ne sont pas ténébreuses pour lui, pour lui la nuit brille comme le jour, les ténèbres sont comme la lumière » (voir Ps 139, 12).

Plutôt – perspective bien différente – l'être humain devrait vivre le *timor Domini*, auquel fait allusion le v. 11, qui pour la Bible n'a rien d'une peur ; c'est un sentiment, une pensée, un style de vie efficacement décrit par trois auteurs modernes :

L'essence de la sagesse, ou son point de départ, est de se laisser saisir par un frémissement sacré en contemplant JHWH. Cette contemplation donne la perspicacité du bien, le pouvoir de le connaître et de le faire (voir Pr 1, 7 ; 9, 10 ; 15, 33)¹².

De nos jours, la simple expression « crainte de Dieu » sonne en soi comme extravagante. Toute la scène divine est dominée par l'amour, la miséricorde, le pardon infini lié à un Père incapable de punir. Sur cet arrière-fond, la crainte de Dieu est laissée de côté car elle est inévitablement associée à une capacité archaïque de condamnation. L'erreur fondamentale se trouve proprement dans cette association. Craindre Dieu ne signifie pas avoir peur pour soi, mais reconnaître une grandeur sans comparaison avec la nôtre sans laquelle Dieu ne serait pas Dieu. Il faut le craindre sans penser à soi-même. À cette lumière, la crainte est exigée

12. *L'univers de la Bible V*, par A. CHOURAQUI, Lidis, Paris 1984, p. 325.

proprement par notre proximité à lui. C'est la crainte de l'ami qui reconnaît l'incommensurabilité du Dieu à qui il s'adresse... Mais pour agir de la sorte, il faut croire véritablement en Dieu et ne pas se fier à l'image qu'on s'est fait de lui¹³.

La crainte de Dieu, c'est la maturité que la foi atteint quand elle se reconnaît comme *docta ignorantia*, [...] sagesse de vie qu'il faut cultiver avec l'audacieuse modestie du sage authentique, qui sait que sa profondeur a seulement commencé d'être explorée¹⁴.

Tout en tenant compte de cette réalité, il reste vrai que notre vie se consume avec la rapidité d'un soupir (v. 9b), image éloquente en soi, et seulement légèrement renforcée, de façon réaliste par le Targum : « comme buée sortant de la bouche en hiver ». La version grecque lui préfère une autre image tout aussi efficace et veinée de pessimisme : nos années se perdent en préoccupations semblables aux fils d'une toile d'araignée :

Ceux-ci restent visibles tant qu'ils conservent leur consistance... ; de la même façon la vie humaine, sans cesse prise dans l'entrelacs d'ardeurs sans fondement semblables à des fils aériens, se tisse en vain une toile inconsistante ; qu'on la saisisse avec un raisonnement ferme, cette vaine ardeur échappe à la prise et disparaît dans le néant¹⁵.

13. P. STEFANI, *Il pensiero della settimana*, nr. 580 (settembre 2016) : "Il timore di Dio", in <https://tinyurl.com/stefani-timore>.

14. P. SEQUERI, *Il timore di Dio*, Vita e Pensiero, Milano 1993, p. 13.

15. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Sur les titres des Psaumes* I, 7, 17, Sources Chrétiennes 466, p. 216, 218. Voir aussi JÉRÔME, *Traité sur les Psaumes* 89 (90), 9, CCSL 78, p. 122 : « De même qu'une araignée secrète comme des fils, court de-ci de-là, passant la journée à tisser, et sa fatigue est à vrai dire énorme, mais sans résultat, de même aussi la vie des êtres humains court de-ci et de-là. On va à la recherche de possessions, on se procure des richesses, on engendre des fils, on se fatigue, on se monte la tête comme si on était des rois, et on fait toutes choses : et l'on ne se rend pas compte qu'on ne fait rien d'autre que de tisser une toile d'araignée. »

Enfin, la version *Iuxta Hebraeos* compare la vie à la fugacité, à la volubilité des paroles humaines, dans leur être rien qu'un pur *flatus vocis* : « Nous avons consumé nos années comme celui qui fait un discours », terrible mise en garde pour quiconque est habitué, comme nous, à faire et à écouter des conférences... Jérôme renforce la dose : « Comme le parole que nous avons sur la bouche se perd et meurt dans l'acte même de la dire, ainsi toute notre vie nous échappe et meurt¹⁶ ».

Ces images diverses expriment toutes une dure réalité : « les jours de nos années sont en soi soixante-dix ans – autant que ceux de l'exil ! – et, si les forces y sont, quatre-vingts ans, mais leur agitation n'est que fatigue et inutilité/misère : oui, ils passent en vitesse et nous nous envolons » (v. 10). Il y a d'abord la limite temporelle, déjà élevée pour l'époque, qui aujourd'hui s'est légèrement déplacée en avant. Il n'y a pas grand-chose à dire à son sujet, sinon de l'assumer avec réalisme, en nous interdisant d'éliminer la fin, la mort. Mais on peut rappeler le cri de Job, qui élabore idéalement sa réflexion en dialogue avec ce psaume, et met en relation la durée de la vie humaine avec l'agir de Dieu, question sur laquelle j'ai déjà dit quelque chose :

Oui, les jours [de l'homme] sont comptés,
 et le nombre de ses mois dépend de toi, [ô Dieu,]
 tu as fixé un terme qu'on ne peut outrepasser.
 Détourne ton regard de lui pour qu'il trouve la paix
 et achève, comme un salarié, sa journée ! (Jb 14, 5-6)

La seconde partie du v. 10 est une réflexion sur la donnée fondamentale de la limite temporelle : il ne nous suffit pas de constater, nous voulons trouver un sens. Dans l'ensemble de cette poignée d'années, « leur préoccupation, leur agitation » (*roh bam*), ou « leur plus grande partie » (versions anciennes qui supposent l'hébreu *rub bam*) ne sont que « fatigue »

16. JÉRÔME, *Lettres* 140, 12, 2, CSEL 56/1, p. 281.

(*'amal*) et « inutilité, misère » (*'awen*). Le premier terme est particulièrement cher à Qohéleth, qui utilise cette racine 34 fois, sur un total de 75 pour l'ensemble de la Bible hébraïque, dès le début de sa réflexion : « Quelle valeur a toute la fatigue qui fatigue l'homme sous le soleil ? » (Qo 1, 3). Question qui reste ouverte. Dans la *luxta Hebraeos*, la nuance est différente et plus consolante : « ce qu'il y a en plus », c'est-à-dire la fatigue et la douleur ne commenceraient qu'après les quatre-vingts ans...

En tout cas, les années de notre vie « passent en vitesse et nous nous envolons » (v. 10d). Parvenu à un certain âge, au moins celui du milieu, qui pourrait démentir cette constatation ? C'est-ce peut-être cela qui fait regarder l'ensemble des années qui nous sont accordées avec un certain pessimisme, car elles ne nous suffisent pas : la vie s'en va toujours trop vite, à peine l'avons-nous commencée... Et alors ?

« Enseigne-nous à compter nos jours »

Que faire ? La dernière partie du psaume, qui prend la tonalité de la supplication, est ouverte par une demande qui constitue le sommet de ce texte, sa perle précieuse qui reluit d'une infinité de feux, se prêtant à d'innombrables interprétations :

12 Enseigne-nous à compter nos jours,
et nous conduirons le cœur à la sagesse.

Ou bien : « nous parviendrons à la sagesse du cœur » ou encore : « au cœur de la sagesse ». En première indication, suggestifs me paraissent la traduction et le commentaire du v. 12b de Samson Raphael Hirsch, rabbin et théologien du XIX^e siècle qui a écrit un commentaire du Psautier d'une rare intelligence :

« Et nous porterons à la maison (nous recueillerons) un cœur de sagesse » [...] L'enrichissement de nos cœurs au travers de la compréhension de ce qui est bon et vrai est une récolte entièrement en notre pouvoir. C'est une récolte qui

peut croître à chaque instant de notre vie, joyeux ou triste. Cette noblesse de cœur est l'unique récolte que l'âme puisse « porter à la maison » comme un produit et un profit de son propre être sur la terre, quand elle laissera derrière elle les choses terrestres et retournera à sa maison de là-haut¹⁷.

Laissant de côté cette dernière spécification, je crois que ce sont des paroles que tout être humain peut partager. Signalons aussi une observation intrigante d'André Chouraqui sur ce verset : « Le temps n'a pas d'hommes parce que l'homme n'a pas de temps¹⁸ ». Écoutons-la une deuxième fois : « Le temps n'a pas d'hommes parce que l'homme n'a pas de temps ». Je confesse que, bien qu'ayant longuement médité ces paroles, il ne m'a pas encore été donné de les comprendre jusqu'au fond. Une première piste d'interprétation, inspirée d'Emmanuel Levinas¹⁹, va vers un sens eschatologique. En référence à un passage du Talmud (*bSanhedrin* 97b-98a), on pourrait comprendre plus ou moins ceci : le Messie et la rédemption n'ont personne qui travaille pour hâter leur venue, car au lieu de faire *teshouvah* et se mettre à travailler pour Dieu, les hommes consacrent leur temps à des activités profanes. Mais peut-être y a-t-il d'avantage et ce texte est-il en relation avec ce refrain qui scande nos journées, dans notre quotidienneté dont nous excluons tout instant d'éternité, en répétant continuellement : « Je voudrais bien, mais je n'ai pas le temps... Pour ceci ou pour cela, je n'ai pas le temps... Ah ! Si seulement j'avais le temps... »

Quand commencerons-nous à avoir le temps ? Peut-être quand nous ferons nôtre la vérité existentielle de cette simple demande : « Enseigne-nous à compter nos jours ». C'est quelque chose qu'il faut apprendre, et qui doit donc

17. S.R. HIRSCH, *The Psalms* [III], *The Psalms* [I-II], Feldheim, Jerusalem-New York 1978, p. 144.

18. *L'univers de la Bible* V, par A. Chouraqui, p. 296.

19. Voir E. LEVINAS, *Difficile liberté* (Livres de Poche-Biblio, 4019), LGF, Paris 1990, p. 102-117.

être demandé à Dieu, c'est-à-dire à la vie, aux autres, aux événements. Vous comprendrez que le temps ne suffirait pas pour citer ne serait-ce qu'une petite partie des commentaires rabbiniques, patristiques et modernes à cette question, complétée par son corollaire : « ... et nous conduirons le cœur à la sagesse ». À chacun de nous, donc, de méditer, et d'apporter une ou plusieurs réponses dans l'intimité de sa propre conscience et au travers de son propre style de vie. Je ne vous offre que mon propre point de vue, évidemment discutable. Dans l'optique du psaume 90, ce v. 12 me semble présenter une vision des choses qu'on pourrait définir banalement « constructive » (mais pas optimiste, ce qui signifierait que les réflexions précédentes étaient pessimistes, et non simplement réalistes !), du genre : commençons et recommençons toujours à nouveau en repartant de là, du fait de compter nos propres jours. N'en est-il pas ainsi ?

Se rendre compte du point où l'on est et où l'on est arrivé ; accueillir ce que nous sommes, ce que la vie a fait de nous, et donc accueillir quiconque se trouve à nos côtés ; mesurer nos forces, nos possibilités, et ne pas rêver d'être un autre ; comprendre que souvent on ne peut pas tout comprendre, qu'il faut faire son deuil d'une trop grande clarté sur soi-même ; accueillir aussi nos secrets, nos opacités, notre temps, placés à la lumière du visage de Dieu, ou de quiconque est à nos côtés. Cela peut nous enseigner à affronter cette œuvre de comptabilité dans laquelle plus on avance dans la vie, plus on est en perte ; faire tout cela avec une bonne dose d'ironie.

Et enfin – non pas *dulcis*, mais pas non plus *amarus in fundo* – il s'agit d'accueillir la conscience de sa propre limite : c'est-à-dire, en ultime analyse et en bonne substance, la conscience de sa propre mort. Le *memento mori* de la tradition classique, puis chrétienne, est source de la véritable sagesse, celle qui réside dans le cœur humain et le renouvelle constamment : « penser la mort signifie penser la vie »

(François Cheng)²⁰. Il est significatif à cet égard que le texte de Jb 14 cité précédemment, sur la fragilité de la vie humaine sur terre, débouche sur une longue méditation sur la mort (voir Jb 14, 7-22).

Le temps passe, inexorable et fugace, avec sa dose de fatigues et de misères, et le poids du péché. Mais on marche aussi vers la fin en vivant joyeusement, comme dirait Qohéleth dans ces passages – sept pour la précision (voir Qo 2, 24-25 ; 3, 12-13.22 ; 5, 17-18 ; 8, 14 ; 9, 7-9 ; 11, 9-12, 1) – qui ont incité quelques auteurs à le taxer assez témérairement de « prédicateur de la joie » (Norman Whybray). En voici au moins un : « Va, mange avec joie ton pain et bois ton vin de bon cœur, car déjà Dieu a agréé tes œuvres. Qu'en tout temps, tes vêtements soient blancs et que le parfum ne manque pas sur ta tête » (Qo 9, 7-8).

En tout cela – et non malgré tout cela – la porte d'accès à la sagesse du cœur et donc à la discipline des sens humains, consiste précisément à se réconcilier avec ses propres limites. Nous ne sommes pas tout-puissants, mais limités, et la sagesse humaine consiste à en prendre conscience : que d'énergie perdue pour échapper à cette réalité, *la* réalité... L'accueillir, c'est en revanche s'ouvrir à la compréhension que « Dieu a fait toute chose belle en son temps » (Qo 3, 11), conclusion de la célèbre litanie introduite par « Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel. Il y a un temps pour... et un temps pour... » (Qo 3, 1-2...8). Nous avons là une voie pour permettre à Dieu de nous révéler son vrai visage, dans la création et dans les événements de la vie.

Et c'est ainsi, peut-être, qu'on peut, chaque jour, jusqu'à la fin, recommencer à faire retour à lui (et donc aussi à soi-même, en vérité), comme le dit avec finesse le midrash :

20. F. CHENG, *Cinq méditations sur la mort. Autrement dit sur la vie*, Albin Michel, Paris 2013, p. 77.

« Enseigne-nous à compter nos jours, et nous parviendrons à un cœur sage. » Rabbi Jehoshua disait : ‘Si nous connaissions avec certitude le nombre des jours de notre vie, nous nous repentirions avant la mort’. Rabbi Éléazar enseignait : ‘Il suffit de se convertir un jour avant de mourir’. Ses disciples objectèrent : ‘Y a-t-il un homme qui sache quand il doit mourir ?’. Il leur répondit : ‘Motif de plus pour se convertir aujourd’hui, si jamais l’on mourait demain. Ainsi il se trouvera dans la conversion tout au long de sa vie’²¹.

Nous ne sommes pas loin de la paraphrase que Jérôme fait d’un verset du Siracide (7, 40) pour commenter notre affirmation : « Souviens-toi de ta mort et tu ne pécheras pas²² ».

« Retourne, Seigneur ! Rassasie-nous de ton amour... »

Ce qui suit, jusqu’à la conclusion du psaume, est une sorte de corollaire. Ce n’est pas par hasard que précisément ici le psalmiste parle de nouveau de “faire retour” (verbe *shouv*).

13 Retourne, Seigneur ! Jusqu’à quand ?
Aie compassion de tes serviteurs !

Selon la dynamique particulièrement évidente du psaume 80, lorsque l’être humain commence à retourner au Seigneur, il comprend que le Seigneur fait déjà retour vers lui. « Retourne, Seigneur ! ». Cette action de la part de Dieu se reflète sur l’expérience que tout homme désire de ceux qui sont à ses côtés : une abondance d’amour expérimentée chaque matin, c’est-à-dire à l’heure de l’exaucement par excellence, selon les psaumes.

21. *Midrash sur les Psaumes* 90, 16 ; in W.G. BRAUDE, ed., *The Midrash on Psalms I-II*, Yale University Press, New Haven Ct 1959, II, p. 97.

22. JÉRÔME, *Lettres* 140,16,3, CSEL 56/1, p. 286.

- 14 Rassasie-nous au matin de ton amour,
nous exulterons et nous réjouirons nos jours durant.

« Le soir viennent loger les pleurs, mais le matin c'est l'allégresse » (Ps 30, 6). Amour vécu ponctuellement chaque matin – comme la manne, que l'on ne pouvait accumuler pour plus d'un jour (voir Ex 16, 19-21) ! –, allégresse et joie pour tous les jours, avec ce maximalisme, aussi temporel, auquel le psalmiste parfois s'abandonne. Sans déranger « le matin éternel²³ », comment exprimer au mieux la quotidienne tension vers une plénitude de vie qu'il ne nous sera peut-être donné de comprendre que dans la longue durée, grâce à un regard résumant toute notre vie, celui de Dieu ? N'est-ce pas là un sens possible du fameux *logion* de Jésus : « Ne vous inquiétez pas pour le lendemain : le lendemain s'inquiétera de lui-même » (Mt 6, 34) ?

« *Affermis l'œuvre de nos mains* »

Conformément à la modalité humaine – forcément limitée – de raisonner, cette joie assume aussi les traits d'une compensation pour les humiliations subies dans le passé. On revient sur cette touche, qui est évidemment plus forte que nous : quand nous comptons nos jours, nous avons l'illusion de pouvoir parvenir ou d'avoir droit à une compensation, soit avec les autres, sinon avec Dieu lui-même :

- 15 Rends-nous la joie pour les jours où tu nous as humiliés,
pour les années où nous avons vu le malheur.

23. Voir AUGUSTIN D'HIPPONE, *Enarrationes in Psalmos* 89 (90),15, CCSL 39, p. 1252 : « 'Nous sommes comblés dès le matin de ta miséricorde ; et nous avons exulté et nous nous sommes réjouis nos jours durant' (Ps 89 [90],14). Ce jour est le jour sans fin. Ces jours ne sont qu'un ; c'est pourquoi ils rassasient. Ils ne s'effacent en effet pas devant ceux qui viennent après, là où il n'est rien qui n'existât encore pour n'être pas encore venu, et rien qui n'existe plus pour s'en être allé. Ils existent tous ensemble, car ils ne sont tous qu'un seul jour qui se tient ferme et ne passe pas. Telle est l'éternité ».

À un certain moment toutefois, avant de prendre congé, on accepte de lâcher prise, de vivre en vérité ce *timor Domini* qui consiste aussi à le laisser se manifester lui-même dans notre vie et dans celle des générations qui viendront après nous.

16 Que ton action se manifeste à tes serviteurs
et ta splendeur sur leurs enfants.

Cela aussi est sagesse : non pas résignation amorphe, mais capacité d'accueillir que ce soit Dieu qui se manifeste à nous et à qui viendra après nous, sans lui forcer la main ni précipiter les temps, illusion qui se révèle bien vite néfaste, et de toute façon idole inutile qui consume tant de nos énergies.

Et voici l'aboutissement final : une tension vers une synergie entre l'agir de Dieu et celui de l'homme :

17 Que soit sur nous la douceur (*no'am*)²⁴
du Seigneur notre Dieu :
affermiss pour nous l'œuvre (*ma'aseh*) de nos mains,
l'œuvre (*ma'aseh*) de nos mains, affermiss-la !

La douceur de Dieu se manifeste dans une dimension décisive pour toute vie humaine, dimension répétée deux fois pour en souligner la profonde nécessité : l'agir, l'œuvre, le travail. « L'homme sera ce qu'il aura fait : lui et Dieu en lui²⁵ ». Par opposition, l'esprit file ici vers les paroles de Qohéleth qui, par trois fois, avec de légères variations, affirme : « J'ai vu toutes les œuvres (*ma'aseh*) qui se font sous le soleil ; et voici que tout est fumée / souffle (*hevel* [le fameux *vanitas*]) et poursuite de vent » (Qo 1, 14 ; voir 2, 11.17). Mais une fois au moins il raisonne autrement, tout en restant désabusé : « J'ai vu qu'il n'y a rien de mieux pour l'homme que de jouir de ses œuvres (*ma'aseh*), car telle est sa part ; et qui l'emmènera voir ce qui sera après lui ? » (Qo 3, 22).

24. Relevons le jeu de mots entre *no'am* et *ma'on*, "demeure", du v. 1.
25. L. Alonso SCHÖKEL, C. CARNITI, *I Salmi II*, Borla, Roma 20072, p. 269.

Le psalmiste est convaincu que, malgré la caducité de la vie, quelque chose de l'agir humain restera, avec l'aide de Dieu. Mais quoi ? Il ne le dit pas, de même qu'il ne nous appartient pas de répondre, ni, quand il faudra laisser cette terre, s'il nous sera possible de vérifier les fruits de notre travail. En effet, même au moment de mourir nous aurons encore quelque chose à terminer, nous espérons pouvoir disposer d'encore un peu de temps : « personne n'est si vieux ou décrépi pour ne plus supporter de vivre une année encore » (Jérôme, *Lettres* 140,16,2-3).

Il importe au contraire de faire dès aujourd'hui tout le possible, et de le faire bien, mais en même temps, il faut s'entraîner à lâcher prise, renouvelant un acte de confiance, précisément quand on subit l'hémorragie de nos jours : « Celui qui a commencé l'œuvre bonne en nous, la portera à son accomplissement » (voir Ph 1, 6). Comme on le lit dans une célèbre parole rabbinique – plus on la médite, plus elle donne à penser et invite à lutter pour la vivre – : « il ne t'appartient pas de conduire le travail à son terme, mais tu n'es pas libre de t'en soustraire²⁶ ». N'est-ce pas cela le chemin de toute une vie ? Ou bien, comme l'a écrit un authentique maître de notre temps, il s'agit « d'apprendre de Moïse à aimer notre propre ouvrage, non dans son projet, ou dans son dessein qui jamais ne se réalisera, mais dans son surgissement limité jour après jour²⁷ ». Oui, nous pouvons toujours commencer et recommencer, mais mener à son accomplissement est une tâche qui sur cette terre dépasse nos forces...

26. *Mishnah*, Avot 2,16 ; in J. NEUSNER, ed., *The Mishnah*, Yale University Press, New Haven Ct-London 1988, p. 678.

27. P. DE BENEDETTI, *La morte di Mosè e altri esempi*, Morcelliana, Brescia 2005³, p. 18.

Brève lecture christologique du psaume 90

Nous avons déjà donné, ici et là, quelques indications pour une lecture chrétienne du psaume 90. Je crois qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter, sinon ceci qui en réalité est tout : du fait qu'il a pleinement assumé la nature humaine, Jésus Christ a expérimenté de l'intérieur cette réalité du temps. Il a commencé son ministère public en disant : « Le temps est accompli » (Mc 1, 15). Il a vécu les joies et les peines, les espoirs et les déceptions, les projets à long terme (sinon pourquoi aurait-il créé une communauté ?) fatalement raccourcis, redimensionnés, faussés par la dureté des cœurs avec lesquels il a eu affaire, jusqu'à connaître la mort, la fin du temps humain, sur une croix. Et si – comme il ressort du psaume 88 – même pour lui « [la foi en] la résurrection n'est pas [ni n'a été] la 'solution' du problème de la mort²⁸ », la vie éternelle n'est pas non plus la solution du problème du temps. En ce sens un passage de la Lettre aux Éphésiens est fort éloquent :

Éveille-toi, toi qui dors, ressuscite d'entre les morts, et le Christ t'illuminera. Soyez donc très attentifs à votre manière de vivre : comportez-vous non en insensés, mais en sages, rachetant le temps, car les jours sont mauvais (Ep 5, 14-16).

Au fragment d'une hymne liturgique baptismale ancienne, centrée justement sur la résurrection (qui survient au matin²⁹ !) et la vie éternelle, fait suite, sans solution de continuité, l'exhortation à racheter le temps ici et maintenant, à ne pas le laisser en proie à quelque forme d'esclavage. Les jours sont et seront toujours mauvais, mais il appartiendra toujours à la responsabilité humaine de les vivre, ici et maintenant, en co-ressuscités avec le Christ, s'il est vrai que

28. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, Genève, 2006, p. 332.

29. Voir JÉRÔME, *Lettres* 140,18,3, CSEL 56/1, p. 287: "Quand il dit: 'Remplis-nous de ta miséricorde dès le matin', je crois que l'objet de sa prière est l'espérance de la résurrection et le prix de la vie éternelle".

désormais « nous sommes morts et notre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3, 3). En attendant sa venue glorieuse, qui portera le temps à son accomplissement. Mieux : alors « il n'y aura plus de temps » (Ap 10, 6) ! Tel est l'ultime aboutissement de notre temps, tel est le « retour » définitif, pour l'éternité :

Pour le Seigneur un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas à tenir sa promesse, même si certains parlent de lenteur. [...] Le jour du Seigneur viendra comme un voleur (2 P 3, 8-10).

Ce « Christ » que les chrétiens attendent comme celui qui vient à la fin de l'histoire, est celui qui au matin, chaque matin, « est le refuge de son peuple et le recrée dans sa miséricorde³⁰ » ; c'est par lui que Dieu, « après avoir chassé la nuit, rend au monde la lumière et nous rassasie de sa lumineuse miséricorde³¹ ». Au matin, chaque matin, il est donc possible de recommencer à vivre le très précieux fragment de ce jour, l'unique qui nous soit donné ici et maintenant, et qui passera lui aussi, en faisant confiance au Seigneur Jésus Christ : c'est cela compter nos jours en attendant son Jour... dans cette extrême précarité que lui-même ne nous a pas cachée : « Quant à ce jour ou à cette heure, nul ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne sinon le Père, et lui seul » (Mc 13, 32 ; Mt 24, 36).

Conclusion. La mesure de mes jours : quelle est-elle ?

Le moment est venu de conclure. Ou plutôt d'ouvrir, car à un thème et à un texte comme le nôtre, qui résume l'ensemble de la question du temps dans le Psautier, on ne peut guère apposer le mot « fin ». Je choisis donc de faire

30. *Tituli*, serie V; in P. SALMON, *Les "tituli Psalmorum" des manuscrits latins*, Cerf, Paris 1959, p. 144.

31. Voir oraison psalmique de la tradition romaine; in P. VERBRAKEN, *Oraisons sur les cent cinquante psaumes. Texte latin et traduction française de trois séries de collectes psalmiques*, Cerf, Paris 1967, p. 202.

rebondir la réflexion, à partir d'une section du psaume 39, qui est par divers aspects, « jumeau » du 90³². Cette élégante élégie, cette interrogation à voix haute sur la durée et donc sur le sens de la vie – et le tout en présence du Seigneur – ne complète pas seulement le cadre du psaume 90, il en amplifie le vocabulaire en renvoyant à de nombreux parallèles dans le Psautier (voir Ps 62, 10 ; 78, 33 ; 89, 48 ; 94, 11 ; 102, 4 ; 144, 4).

Fais-moi connaître, Seigneur, ma fin/ma limite (*qetz*),
la mesure de mes jours : quelle est-elle ?
Que je sache combien je suis fragile (*chadel*) !³³
Voici, (une petite) poignée de jours tu m'as donnée
et ma durée (*cheled*) est comme un rien devant toi.
Oui, il n'est vraiment que souffle/fumée (*hevel*) tout
homme qui se tient debout,
oui, comme une image (*tzelem*) l'homme s'en va,
oui, il s'agit pour rien³⁴ :
il entasse, mais ne sait qui recueillera...
En punissant la faute tu corriges l'homme,
comme une teigne tu ronges ce qui lui est cher :
oui, un souffle/fumée (*hevel*), tel est tout être humain
(Ps 39,5-7.12) !

Texte très riche dans sa relation avec le psaume 90, mais pas seulement en cela. Texte si riche qu'il est impossible de le commenter ici. Chaque mot hébreu cité demanderait en effet un approfondissement en relation avec le problème du temps. Qu'on songe simplement à la formule lapidaire de la version latine des v. 6 et 12 : « *Vanitas omnis homo* ». Il me plaît toutefois de relever au moins l'intrigante observation de Luis Alonso Schökel, basée sur l'hébreu de ces deux versets dotés d'une subtile charge symbolique : « tout Adam

32. Voir, en particulier, R. J. CLIFFORD, « What Does the Psalmist Ask for in Psalms 39:5 and 90:12 ? », in *Journal of Biblical Literature* 119 (2000), p. 59-66; voir aussi S. RAMOND, « L'expérience du temps éprouvé et le registre sapientiel du psaume 39 », in *Revue biblique* 124 (2017), p. 490-506.

33. LXX, Vulgate : « Que je sache ce qui me manque ! ».

34. Litt. : « Ils s'agitent comme souffle/fumée (*hevel*) ».

est Abel », « *ak hevel kol 'adam*. » Même s'il ne meurt pas jeune ou par la main d'une violence fratricide, le destin de chacun est celui d'Abel ; car pour un être doué de conscience la mort est une violence³⁵.

Éminemment vrai, mais une fois assumée cette « injustice », c'est justement cette limite extrême de la mort qui nous impose de faire les comptes avec la finitude frustrante, mais féconde, de notre existence quotidienne, dans l'art de compter nos jours. Une fois encore Qohéleth nous vient en aide :

Dieu a mis dans le cœur des hommes l'*'olam*, sans pourtant que l'être humain parvienne à comprendre l'œuvre (*ma'aseh*) que Dieu accomplit du commencement à la fin (Qo 3, 11).

Vexatissima quaestio : qu'est cet '*olam*' ? Brièvement, trois propositions qui restent dans les frontières italiennes : « le sens de l'éternel » (Gianfranco Ravasi) ; « une certaine vision d'ensemble » (Paolo Sacchi) ; « le mystère du temps » (Luca Mazzinghi). Versions qui se complètent l'une l'autre. En tout cas, la seconde partie du verset est une vérité digne de La Palice : nous ne parvenons pas à comprendre l'œuvre de Dieu du commencement à la fin. Commencement et fin qui sont le chiffre à la fois le plus clair et le plus symbolique de notre temps sur la terre et sous le soleil. J'irais jusqu'à dire : c'est même de notre œuvre humaine que nous ne parvenons pas, en vérité, à comprendre le commencement et la fin... En ce sens, je note un splendide parallèle dans un fragment présocratique, Alcméon (probablement du VI^e s. av. J.C.) : « Ce qui fait que les hommes meurent, c'est qu'il ne leur est pas possible de joindre le commencement (*arché*) et la fin (*télos*)³⁶ ».

35. L. Alonso SCHÖKEL, C. CARNITI, *I Salmi I*, Borla, Roma 2007², p. 662.

36. ALCMÉON, Fragments 2 (Diels-Kranz), in *I presocratici*, a cura di G. Reale, Bompiani, Milano 2006, p. 440.

Comment réagir, face à cette impossibilité ? Le psaume 90 nous invite à nous réconcilier avec notre condition mortelle, en accueillant comme cœur de la sagesse la conscience lucide de l'âpre finitude et de l'inexorable brièveté de notre séjour sur terre. En marge du Ps 39, Eusèbe de Césarée écrit : « Il est rare qu'un homme soit capable [...] de passer cette vie temporelle non comme y demeurant (*énoikos*), mais comme un pèlerin (*pároikos*)³⁷ », conscient du provisoire et de la caducité de l'existence humaine. Compter nos jours, au fond, signifie vivre en pèlerin et en étranger, reconnaissant avec conviction que « à chaque jour suffit sa peine » (Mt 6, 34). Ce n'est pas peu de chose : c'est en fait se réconcilier avec son propre être qui n'est rien d'autre qu'un souffle, donc un soupir, pour s'ouvrir avec une joie diligente à une autre respiration. Que pouvons-nous savoir d'autre ? « *Mi jodea ? Qui sait ?* » Demande clef qui retentit une fois dans le psaume 90 (v. 11) et quatre fois en Qohéleth (voir Qo 2, 19 ; 3, 21 ; 6, 12 ; 8, 1). L'une de ces occurrences nous concerne : « Qui sait ce qui est bien pour l'homme durant sa vie, dans le nombre des jours de vie de son souffle (*hevel*), qu'il traverse comme une ombre » (Qo 6, 12).

Peut-être apprendrons-nous vraiment à compter nos jours, c'est-à-dire à nous réconcilier avec le temps, et commencerons-nous à être sages – acceptant que nos ombres se manifestent et donc soient illuminées –, quand nous enseignerons à notre cœur et à nos lèvres à dire chaque jour : « Qui sait ? »

Ludwig Monti
Bose

37. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Commentaire aux Psaumes* 38 (39),14, PG 23,352A.